

re; mais maintenant, qu'ils voient la propriété menacée, ils cherchent partout l'homme qui pourra défendre leurs droits, et tenir le char de la patrie, prêt à se précipiter; enfin ils aperçoivent le prêtre, cet homme qu'ils ont tant de fois méprisé, ils reconnaissent en lui l'homme de Dieu, et ils ont confiance que sa présence, au milieu d'eux, ne sera pas inutile. En effet, Messieurs, quand il s'agit du salut de la patrie, la présence du prêtre n'est jamais inutile; et s'il est nécessaire d'en donner des preuves, interrogeons l'histoire des temps anciens et modernes; toujours nous verrons apparaître le prêtre, au milieu des calamités publiques, comme un archange que la Providence envoie pour sauver les peuples.

Rappelez-vous, Messieurs, ces jours de détresse où Attila, le terrible roi des Huns, envahissait les provinces de l'empire, mettant tout à feu et à sang, et arrivait comme un torrent impétueux jusques sous les murs de Rome. Qui pourrait décrire l'épouvante et la consternation où la Ville Eternelle fut alors plongée? L'empereur effrayé restait immobile, les généraux l'abandonnaient et le sénat lui-même ne savait quelle résolution prendre pour échapper au pillage. Quel sera donc l'archange suscité par la Providence pour le salut du peuple? Ce sera le prêtre, ce sera le Grand Pontife lui-même. St. Léon se présente devant le Chef barbare, avec la majesté d'un envoyé de Dieu; Attila est saisi d'un saint respect, il reconnaît l'homme de la Providence, il obéit au commandement du prêtre, il donne le signal à ses soldats avides de piller, et le fléau dévastateur abandonne l'Italie. Rome fut sauvée, Messieurs; et elle apprit au monde que la présence du prêtre n'est pas inutile, quand il s'agit du salut de la patrie.

Si nous dirigeons maintenant nos regards vers les temps modernes, nous rencontrerons aussi une époque de consternation et de découragement pour le peuple français. Le génie du mal avait proclamé que la propriété est un vol. Aussitôt on voit apparaître les phalanges innombrables du communisme pour envahir la propriété; et le flot révolutionnaire, devenu impétueux, emporte ou brise tout ce qui s'oppose à son passage; trône, royaume, constitution, hommes d'état et hommes de guerre, tout est bouleversé, tout est pêle-mêle, tout est entraîné par le fléau dévastateur. Un instant il semble s'apaiser et suivre un cours tranquille; mais c'est pour bondir ensuite avec plus de fureur. Le socialisme sanguinaire organise de toutes parts la rébellion et le pillage; son centre d'activité, est à Paris, et de là il commande et dirige tout le mouvement. En vain les légions s'assemblent pour protéger la Capitale et la France contre l'invasion de ces nouveaux barbares, le flot révolutionnaire ne recule point. Les rues se remplissent de citoyens déterminés à vaincre; la guerre civile arbore son lugubre drapeau, la lutte s'engage, le fleuve devient rouge de sang, mais le flot révolutionnaire monte toujours. Bientôt arrivent les phalanges guerrières de l'armée; mais les généraux que l'ennemi avait épargnés sur le champ de bataille périssent entre les bras de la patrie, et les soldats excités à la vengeance par la mort de leurs chefs sont noyés dans leur propre sang, et le flot révolutionnaire monte toujours. Il allait déborder, Messieurs, et engloutir dans ses abîmes la propriété, la famille et la civilisation française, lorsque Dieu touché de la prière des saints, fit apparaître l'arc-en-ciel des peuples, l'archange de la Providence. En effet, voyez comme le Prêtre-Pontife animé d'un courage invincible, et poussé par une force supérieure à l'homme, monte sur le rempart

même, derrière lequel la révolution agitait ses vagues tumultueuses; et là, debout en face du génie du mal, il présente à son peuple le rameau de la paix. Son héroïsme était trop grand, il méritait la récompense du martyr, il la reçut; il est frappé à mort, il tombe, son sang coule et aussitôt le flot révolutionnaire recule épouvanté, pour aller, de génération en génération, apprendre aux enfants des hommes que lorsqu'il est question de sauver la patrie, la présence du prêtre n'est jamais inutile.

Le sort de sir John Franklin.—L'expédition de Lady Franklin.

On sait enfin à quoi s'en tenir sur le sort de Sir John Franklin. Cet intrépide navigateur et ses généreux compagnons ont sacrifié leur vie à la science et au service de leur pays. On ne doutait plus depuis longtemps de l'issue malheureuse de l'expédition, mais tous les efforts tentés pour en acquérir la certitude, n'avaient amené jusqu'à ce jour aucun résultat.

Lady Franklin avait organisé une dernière expédition sous le commandement du Capt. Mac-Clintock, qui vient d'arriver à l'île Wight. Le Capitaine Mac-Clintock a trouvé sur la côte de l'île du Roi-William, un journal de l'expédition de sir John Franklin, allant jusqu'au 24 avril 1848; et signé par les Capitaines Crozier et Fitz-James. On apprend par ce journal que les célèbres bâtiments *Erèbe* et *Terreur* ont été abandonnés, le 22 Avril 1848, au milieu des glaces, et que les 105 hommes qui composaient alors l'expédition se sont dirigés vers la rivière que les Anglais appellent Fish-River. La mort de ces hommes n'est que trop certaine. Quand à Sir John Franklin, il était mort d'après ce journal, dès le 11 juin 1847. On a trouvé, outre ce journal, des traces nombreuses de l'expédition, des livres, des armes, un bateau construit pour remonter la rivière, et des débris de toutes sortes.

LES DRAMES DE LA MER.

Une histoire de naufrage.

Hélas! l'histoire des naufrages continue toujours à être féconde en drames émouvants et douloureux! Naguères les journaux redisaient un des épisodes les plus navrants dont fassent mention les annales de la navigation: c'est la perte du *Constant*, navire marchand appartenant à M. Pellegrims d'Anvers. En voici les détails tels que les rapporte une feuille d'Anvers:

« Le *Constant* est parti de Sydney, le 14 du mois de juin 1858, pour se rendre à Manille. Ce fut le 12 juillet, entre quatre et cinq heures du matin, qu'il allât se briser sur un rocher, situé à 70 degrés 5 minutes, latitude méridionale, et 155 degrés 25 minutes longitude.

« Au moment où le *Constant* échoua, le récif se trouvait sous l'eau. A marée basse il était complètement découvert, et l'on put voir qu'il avait une étendue considérable.

« On descendit dans les embarcations. Le capitaine et douze hommes se placèrent dans la chaloupe; les six autres eurent le canot. Les marins n'avaient pas eu le temps de sauver leurs effets. Le capitaine voulait que les deux embarcations se dirigeassent ensemble vers Manille. C'est ce que l'on fit pendant